



« De l'art, nous avons à prendre de la graine ! »

Jacques Lacan, « Les non-dupes errent »

Nous avons pu rencontrer l'ironie de celui de Warhol au Musée d'Art Moderne de la ville de Paris. Je m'y suis baladée... d'abord maussade d'être accueillie par la répétition de ses boîtes ouvertes de soupe *Campbell*. J'étais déjà lassée et effrayée tout à la fois par la vacuité de ces réceptacles de potage, nouveaux vases de potiers de la société industrielle à laquelle ils semblent faire offrande, sans vouloir dire grand-chose. Et puis progressivement, à mesure que j'avais pas à pas dans l'exposition, prise au jeu des productions de l'artiste, un réel est dénudé par l'artiste : le regard se dévoile n'être rien.

Le peintre affirma un jour : « Si vous voulez tout savoir sur Andy Warhol, regardez la surface de mes peintures. Il n'y a rien derrière. » Regarder son œuvre, c'est en effet l'expérimenter jusqu'à la corde ! D'ailleurs, c'est sa politique : « Toujours faire en sorte qu'on en veuille moins », saturer notre regard par l'excès, la quantité, les couleurs flashy, vider les objets de leur substance avec une insistance insupportable et avoir le souci scénographique de présenter ses *Shadows* sur les murs, de manière à ce qu'elles soient exactement dans la ligne de mire de notre regard, sans qu'on puisse jamais ni les embrasser toutes en même temps, ni s'en détacher une seconde, dans une ambiance de cirque...

Son usage de la répétition est-il d'ailleurs ce que l'on croit ? Nous avons l'illusion d'une série de mêmes, monotone hymne à la culture de masse, à peine variables par leurs couleurs et qui semblent si faciles à copier. C'est par le procédé artisanal exposé sous nos yeux comme la lettre de Poe qu'on ne voit pas, que les *Shadows* par exemple sont rendues non reproductibles. Circulez, il y a rien à voir !

L'infatigable Andy, s'il ne filmait pas, peignait pourtant à fond chaque jour, le corps engagé dans la sublimation. Il disait ne lire des commentaires de son travail « que le grain des mots » et ambitionnait comme Duchamp « d'en finir avec l'art ». Il prédisait le sien sans postérité mais en usait jusqu'à plus soif pour atteindre un réel sans ordre ni loi. Jacques-Alain Miller dans sa présentation du thème du X<sup>ème</sup> Congrès de l'AMP à Rio évoque « ces fabricants d'escabeaux destinés à faire de l'art avec le symptôme, avec la jouissance opaque du symptôme », d'où Warhol a fomenté le sien.

Perché sur son escabeau aux couleurs de coca-cola, sa perruque sur la tête, Andy Warhol nous fait encore parler.

Ironiquement vôtre,

Marie Laurent

## Les billets du cartel

À propos du texte de Danièle Lacadée

Les symptômes sont ce qui nous aide à vivre ; à nouer deux dimensions qui s'opposent : le langage et la pulsion, la mort et la vie. En suivant avec précision le fil que Lacan propose pour lire Freud, Danièle Lacadée nous conduit du symptôme « message », indice d'une vérité refoulée, au symptôme « satisfaction », témoin ou ersatz d'une jouissance qui n'a pas pu se dire.

Sur un versant, le symptôme est structuré par le signifiant et se laisse déchiffrer par l'association libre, il donne du sens. Sur l'autre, il rencontre une étrange fixation. Malgré le

travail de déchiffrement, le symptôme réitère « sans rime ni raison » et confronte le *parlêtre* à une jouissance opaque, hors sens. Ce réel qui objecte au sens concerne le corps. Les A.E., analystes de l'École, sont allés jusqu'à ce point de butée qui implique de sortir du sens du symptôme et de s'extraire de la jouissance produite par le fantasme. « La construction du fantasme dans l'analyse amène à ce savoir : savoir quel objet j'ai voulu être pour l'Autre. »

Il est possible de lire ce texte passionnant en se posant cette question : « Quelle est ma vérité menteuse ? » « Quelle est la jouissance opaque qui m'anime ? »

Solenne Albert

À propos du texte de Nicole Borie

Il s'agit d'emblée d'énigme, puis aussitôt de mystère. Nous voilà bien ! Hélas, là où nous attendions une intrigue, il s'agit de discord ! C'est celui du corps parlant.

À partir d'une citation de Jacques-Alain Miller « Le symbolique imprime dans le corps imaginaire des représentations sémantiques que le corps parlant tisse et délie », le texte se déroule de *Métapsychologie*, de Freud, à Lacan, du Séminaire VIII jusqu'au XX, avec trois exemples cliniques.

L'auteur prend au sérieux le corps abordé comme l'autre imaginaire, et comme en passant série le tatouage ou le *relooking*, puis la boulimie appareillée par la chirurgie. Le cas clinique de Karl Abraham est relu comme un cas d'hyper-activité et engage à « parler d'une autre façon du corps et des pulsions. »

Un parcours qui n'est pas tranquille ni balisé d'avance, entre image, parole et « limbes de la chair », et qui fait découvrir des perspectives inattendues ! En posant plus de questions qu'il n'apporte de réponses...

Catherine Grosbois